

18

POÉSIES

RÉVOLUTIONNAIRES.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

ou



BOSSIER

DE TOUT TIONNAIRE

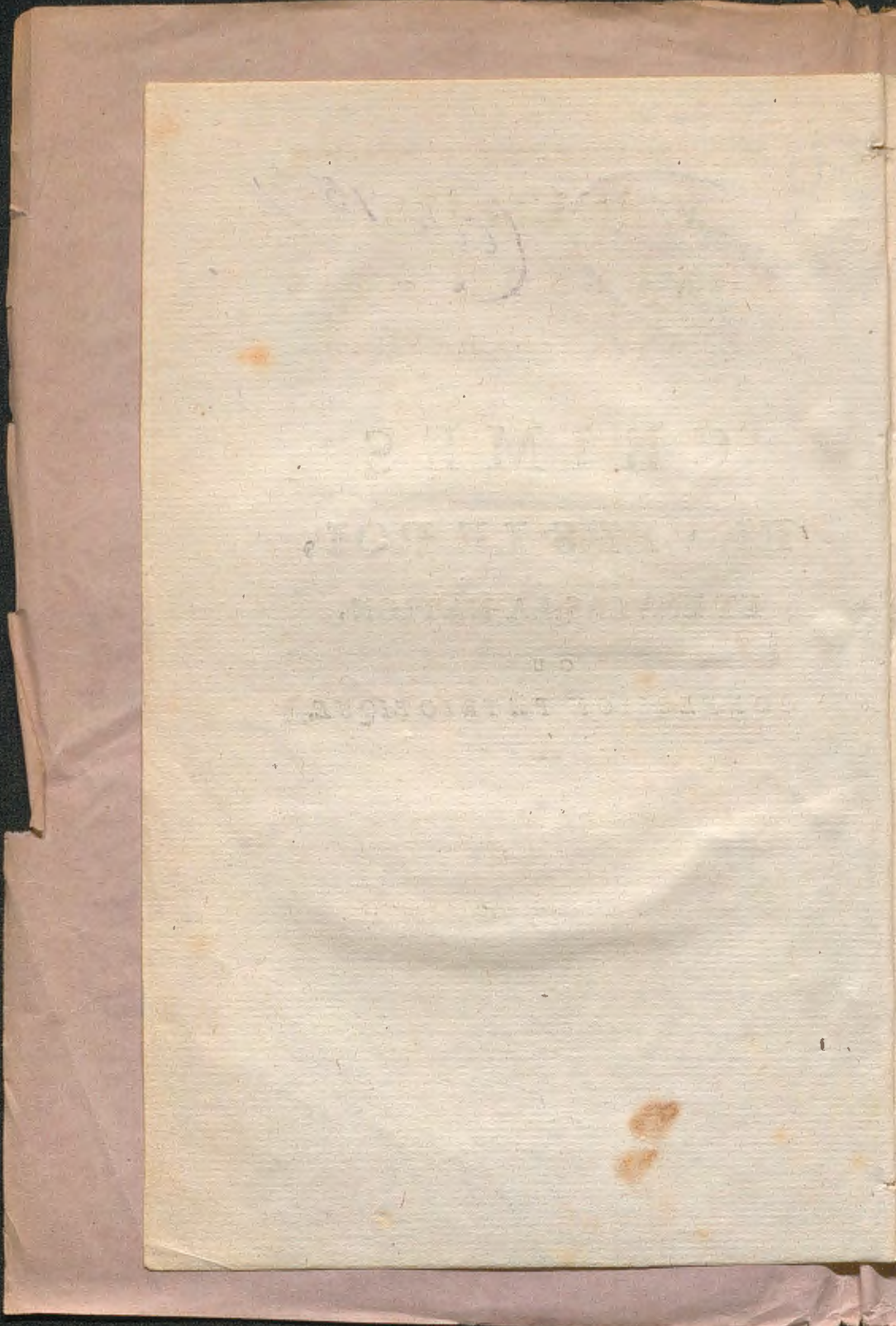
LIBRERIE. EGALITE

FRATERNITE

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.

Cote 15

CRIMES
ENVERS LE ROI;
ET ENVERS LA NATION,
OU
CONFESSION PATRIOTIQUE.



CRIMES

ENVERS LE ROI,

ET ENVERS LA NATION.

O U

CONFESSION PATRIOTIQUE.

M. N E C K E R.

Confiteor Deo, etc.

D'AVOIR fait le tiers, moitié, afin qu'il devint tout, et que je fusse quelque chose. D'avoir dans le principe des *Etats-Generaux*, laissez le trésor public sans ressource, afin que s'il prenoit au Roi la fantaisie de me renvoyer, on se trouvât sans argent, c'est à dire sans espoir. De m'être coalisé avec le Duc d'Orléans, et les capitalistes, pour remuer Paris, et les Provinces, et les jeter dans l'insurrection, qui selon mon petit *séide* la Fayette, est le plus saint des devoirs. D'être revenu de mon exil, pour braver le Roi, et lui donner des preuves de ma toute puissance populaire.



LES ÉTATS-GÉNÉRAUX.

De nous être appelés *Assemblée Nationale*, dans le jeu de paume. D'avoir refusé la sage constitution que le Roi vouloit donner à ses peuples, pour en faire une pleine d'horreur et d'impiété. D'avoir voulu mettre la couronne sur la tête d'un monstre, parce que cela nous convenoit fort. D'avoir ôté à Louis XVI son titre de Roi de France et de Navarre comme l'avoit Henri IV, et n'avoir pas senti que J. J. Rousseau n'avoit fait qu'un sophisme, à cet égard, dans son contrat social. D'avoir consacré *les droits de l'homme*, au lieu de consacrer *ses devoirs*. D'avoir mis en principe, malgré la Fontaine, cette détestable loi de l'homme sauvage ; *la raison du plus fort est toujours la meilleure*. D'avoir appelé les nobles et les prêtres aristocrates, afin que le peuple qui n'entendra jamais ce mot là, y vît la combinaison de tous les vices, et la crainte de tous les dangers. D'avoir irrité ce même peuple contre les honnêtes gens de l'Assemblée, afin de rendre nuls, leur zèle, leur éloquence, et surtout leurs vertus, que nous haïssons bien cordialement. D'avoir été infidèles à nos mandats ; et *commis*, avoir bravé nos *commettans*, dont nous ne pouvons nous empêcher de mépriser la patience. De n'être point retournés dans nos bailliages après

l'expiration de nos pouvoirs. D'avoir gardé le silence sur les crimes de la capitale et des provinces ; de n'avoir pas montré une sainte horreur contre les attentats du 5 au 6 Octobre , et d'avoir souffert que le Roi fut traîné à Paris par *le dormeur la Fayette* , de n'avoir pas déclaré le Duc d'Orléans ennemi de la patrie , et n'avoir pas décrété que tout Français pourroit lui *courir sus*.

C. L A M E T H.

D'avoir usé de la plus noire ingratitude envers la reine à qui je dois mon existence. D'avoir fait des motions absurdes, qui ne sont pas moins atroces. D'avoir encouragé les soldats à être des parricides.

B A R N A V E.

D'avoir dit, au sujet de la déplorable mort de Foulon, et Berthier ; *le sang qui coule est-il donc si pur ?* ce qui a bien prouvé la noire impureté du mien. D'avoir trempé, en dépit du sage Mounier, à qui je dois tout, dans les affreux complots de Mirabeau, et d'être jaloux de sa scélératesse.

L A F A Y E T T E.

D'avoir tiré le premier l'épée contre mon Roi, d'avoir été le chercher à Versailles, à main armée ;

(4)

de le tenir prisonnier à Paris , et d'être plus maître que lui. D'avoir manqué causer une guerre civile , pour enlever un mauvais écrivain , qui se mocquoit de moi ; ce qui fait le sujet du poëme suivant.

B A I L L Y.

D'avoir souffert qu'on me fit Maire , sans sentir la conséquence de cette rébellion.

M I R A B E A U.

D'avoir commis tous les crimes que l'imagination humaine peut enfanter , et ce qui me fait le plus de peine , d'être un barbare écrivain.

L' E V Ê Q U E D' A U T U N.

D'être un prêtre sacrilège , un philosophe fanatique , un Apôtre de crimes , un soudoyeur d'écrivains forcenés , qui me font une réputation *patriotique* , c'est-à-dire abominable. Mais qu'importe ? on parle de moi , et je me donne l'absolution , ainsi qu'à tous ceux qui me ressemblent. *Amen.*

La Guerre des Districts, ou la Fuite de Marat,
poème héroi-comique.

CHANT PREMIER.

TOI, qui chantois les combats
Des grenouilles et des rats,
Sur les rives du Scamandre;
Viens, hâte-toi de descendre:
Muse! prête-moi ta voix.
Je vais dire les exploits,
De ce district redoutable,
Où de valeureux bourgeois,
Soutinrent si bien les droits
D'un Génie incomparable.

MARAT, ce profond penseur,
D'une plume quotidienne,
Fatiguoit la douce humeur
De ce jeune Dictateur,
Dont la gloire Parisienne
Vaut, autant, sur mon honneur,
Que sa gloire Américaine.
NECKER le calculateur,
Infatigable emprunteur,

En lui trouvoit un censeur,
 BAILLY, ce maire suprême,
 L'avoit toujours sur les bras;
 Il crioit à l'anathème,
 Et ne se consolait pas.

Ces trois fameux personnages,
 Irrités de tant d'outrages,
 Se réunirent un jour :
 Alors sans aucun détour,
 NECKER dit à la FAYETTE;
 « Il faut faire un coup de tête
 « MARAT, ce noir écrivain,
 « Verse sur nous son venin;
 « C'est un serpent à sonnette.
 « Il me fait passer pour bête;
 « Le bruit s'en répand déjà;
 « Et pour éviter cela
 « Il faut enfin qu'on l'arrête.
 Le Maire donne sa voix
 Au discours du Gènevois;
 Et d'une ame déchirée,
 Se plaint au jeune héros,
 Que MARAT, ce roi des sots,
 Insultoit à tout propos
 Et son luxe et sa livrée.

- » Digne d'un obscur mépris ;
- » Devrois-je sans étalage ,
- » Comme un mince personnage ,
- » Me promener dans Paris !
- » Le luxe m'est nécessaire
- » Pour éblouir le vulgaire.
- » Ainsi , sans tant raisonner ,
- » Il vous faut emprisonner
- » Ce méchant folliculaire.

Le tout bien considéré ,
Et le héros préparé ,
Il leur dit d'une voix fière :
» Messieurs , à tout je consens ;
» Vos conseils sont très-prudens.
» MARAT , sans cesse s'applique ,
» À diriger sa critique ,
» Contre nos heureux talens ;
» J'armerai mes combattans ,
» J'enlèverai le caustique ,
» Et demain il est dedans.

Alors le Trio se baise ,
En se touchant dans la main ,
Et se disant , à demain.
Ils ne se sentent pas d'aise.
Hélas ! que l'homme est léger !
Quelle espérance frivole !
Ils sont heureux sur parole ;
Demain le sort peut changer.

BAILLY , précédé d'un page ,

Dans son pompeux équipage ,
 Revient chez lui lestement ;
 NECKRE va plus doucement.
 Comme DEBOIS , son confrère ,
 LA FAYETTE fièrement ,
 Monte sur son cheval blanc :
 Il est suivi par derrière ,
 Par GOUVION & DUMAS , (2)
 Et par quatre ou cinq soldats.

Mais cette prompte Déesse
 Qui vole sans fin , sans cesse ,
 Pour avertir les humains
 Des bons & mauvais desseins ;
 Pénètre dans cette église
 Où règne FRANÇOIS D'ASSISE ,
 Et dit aux braves guerriers
 Du District des Cordeliers :
 » BAILLY , NECKRE & LA FAYETTE ,
 » Par un affreux concordat ,
 » Veulent enlever MARAT ;
 » C'est pour demain qu'on s'apprete
 » A faire ce coup d'éclat ;
 » Craignez tout , je le repète ,
 » De ce fier TRIUMVIRAT.

Ayant dit , cette Couturière
 Disparoit comme l'éclair ,
 Et ses pieds tracent dans l'air ,
 Un beau sillon de lumière.
 Les bourgeois tout éblouis ,

Ne sont pas moins ébahis.

D'ANTON, (3) aussitôt commence ;

D'ANTON, ferme président,

Et bien plus fier qu'ARTABAN :

» D'où vient donc ce grand silence ?

» Sommes-nous donc des poltrons ?

» Nous avons des bataillons.

» MARAT, ce Dieu tutélaire

» Des quartiers des environs ,

» Sera pris comme un corsaire ,

» Pour donner quelques leçons

» Aux despotes avortons

» Dont nous n'avons plus que faire ?

» Qu'é devient la liberté

» Si ce crime est attenté ?

» La bataille est nécessaire ;

» Son journal est bel & bon ,

» C'est un vrai PALLADION ;

» S'il est forcé de se taire ,

» Messieurs, c'est fait d'ILION.

Ce trait d'érudition

En impose à la cohue ;

Elle flotte irrésolue :

Quand , faisant sa motion ,

Monsieur FABRE D'ÉGLANTINE, (4)

Rajustant sa laide mine ,

Se lève sur le talon.

Il fait l'homme d'importance ,

Autant que Cuisire de France.

Jadis , mauvais comédien
 De Province , & franc vaurien.
 De rimailleur il se pique ;
 Il a fait œuvre comique ,
 Où , dans un rôle empoulé ,
 Il a fait enrouer MOLÉ.
 Laissons-là sa ressemblance ,
 Et parlons de la féance.

- » Le discours du grand d'ANTON
- » Prouve qu'il n'est pas poltron ,
 dit-il , avec assurance ,
- » En voici la conséquence :
- » Si demain nous nous battons ,
- » La bataille nous perdrons ,
- » Il ne faut pas que je nie
- » Que MARAT soit un génie ,
- » En Europe bien connu ;
- » Mais pour un individu ,
- » Malgré la philosophie ,
- » Voulez-vous qu'on s'estropie ,
- » Et qu'un district soit vaincu ?
- » Quant à moi , je vous l'avoue ,
- » Et je prétends qu'on m'en loue ,
- » Je chéris sur-tout la paix ;
- » Et si quelque ARISTOCRATE
- » Me pouffoit jusqu'aux soufflets ,
- » Je ferois bon DÉMOCRATE ,
- » Et lui ferois un procès.
- » Avec l'encre , avec la plume
- » On ne se fait point de mal ;

- » Mais cette poudre qui fume ,
- » Et ces balles de métal ,
- » Tout cela fait tort en diable ,
- » Et vous mène un misérable
- » Tout droit dans un hôpital :
- » Je connois ce lieu bannal.
- » Messieurs , voici la justice ;
- » MARAT nous est demandé ,
- » Il faut qu'il soit accordé ;
- » (Que pour tous , un seul périsse.)

A ces mots , le grand d'ANTON
Lui dit : « face de THERSITE ,
» Ta morale est un poison ;
» Sors de l'église au plus vite ,
» Ou crains les coups de bâton.
» Messieurs , croirez-vous ce traître !
» Un district si révére
» Sera-t-il déshonoré ?
» Non , vous craignez trop de l'être ;
» Je reconnois bien vos cœurs ;
» Allez , nous serons vainqueurs. »

NAUDET , fameux capitaine , (5)
Qu'on voit souvent sur la scène ,
Gagner maints & maints combats ,
Par la valeur de son bras ,
Répondit de la victoire ;
Chaque bourgeois entraîné
Par son ton déterminé ,
Fut obligé de le croire.

Le père DIEU , Cordelier , (6)
Dont l'air n'est pas mal guerrier ,
Leur dit , retroussant sa manche ,
D'un son de voix enviné :

- » Après avoir déjeûné ,
- » J'ai dit ma messe Dimanche ;
- » Mais je jure mon cordon ,
- » De n'avalier de ma vie
- » Aucun vin de sacrifice ,
- » Si SAINT-FRANÇOIS , mon patron ,
- » Pour qui j'ai fait un sermon ,
- » Ne prête son assistance
- » Aux enfans de l'OBSERVANCE.
- » Messieurs , nous vous aiderons ,
- » Nos pères sont bons lurons
- » Quand ils ont rempli leur panse ;
- » La victoire nous aurons. »

Ce discours un peu bachique ,
Mais pourtant fort héroïque ,
Donne du cœur aux bourgeois ;
On prend aussi-tôt les voix ;
Le parti guerrier l'emporte ,
Et cette brave cohorte
Se dissipe en un moment ,
Pour faire son armement.

NOTES DU CHANT PREMIER.

(1) MARAT, ci-devant médecin. Il n'a pas fait comme PERRAUT, qui devint bon architecte en quittant son premier métier; MARAT n'est pas devenu bon écrivain. L'opium étoit son remède universel, quand il exerçoit la médecine, & il le prodigue à ses lecteurs avec la même profusion. Voilà l'empire de l'habitude; c'est ce qui a fait dire à Pascal, (qu'elle est une première nature.) C'est lui qui fait L'AMI DU PEUPLE, journal qui dévore tous les autres, comme le serpent d'Aaron.

Nous avons fait le quatrain suivant, dans le temps que les districts se défendoient si bien: il est adressé aux Parisiens.

*On ne peut trop vanter votre noble courage ,
Et vous serez toujours applaudis par GARAT ;
Le Roi , conquis par vous , gémit dans l'esclavage :
Et vous avez sauvé MARAT.*

(2) MM. GOUVION & DUMAS. Le premier est le détaillier de M. de LA FAYETTE. Il le conseille, il le mène, il le pousse. C'est un homme fin, faux, froid, insinuant, intrigant, impudent. Ses amis ne lui reconnoissent que le vice de l'ivrognerie; les indifférens n'ont pas la même indulgence.

L'autre a à-peu-près les mêmes défauts; *scelus ; quos inquinat , æquat* ; mais il ne s'ennivre pas. Cet homme, dont les talens sont très-équivoques, & qui, d'une naissance obscure, avilie même, s'est élevé

au grade de colonel , & qui avoit remplacé M. de GUIBERT dans le conseil de la guerre , n'a rien eu de plus pressé que de se jeter dans la révolution , prenant l'ingratitude pour le patriotisme.

(3) D'ANTON , avocat aux conseils. DÉMAGOGUE zélé , qui a plus de caractère que d'esprit , & qui croit MARAT un grand génie. Il étoit président du district des Cordeliers , dans le temps de la fameuse aventure.

(4) Le poëme ne laisse rien à dire sur le compte de FABRE D'EGLANTINE. Il est l'auteur de la suite du Misanthrope ; ouvrage sans style , rempli de déclamations & de mauvais goût. Le caractère du Misanthropé a quelques beautés , mais il est exagéré , ainsi que celui de Philinte. MOLÉ aime mieux cette comédie que celle de MOLIERE. *Trahit sua quemque voluptas.*

(5) NAUDET , ancien sergent des Gardes-Françaises ; c'est un galant homme , dont le talent ne chagrine personne , & à qui on n'a rien à reprocher que l'habit qu'il porte. Il est capitaine dans la garde nationale.

(6) Le père DIEU a servi de modèle à VOLTAIRE , pour son Grisbourdon. L'éloge n'est pas petit.

CHANT SECOND.

LORSQUE le cri des grenouilles
Et celui des chats-huants
Eût averti les patrouilles
De surveiller les passans ;
Et que mainte & mainte horloge
Eût déjà sonné minuit ,
Une Déesse allobroge
Sortit de son noir réduit.
Son siége est l'hôtel-de-ville ;
C'est là que dans un fauteuil
Elle caresse de l'œil
Cette cohorte civile
Dont Paris souffre l'orgueil.
FAUCHER , cet abbé sinistre , (1)
Est l'amant & le ministre
De cette Divinité ,
Dont l'œil est tout hébété.
C'est là que FAUCHER se mire ;
Et c'est elle qui l'inspire ,
Quand il fait les beaux discours ,
Qui , désespérant nos Princes
Dans Paris , dans les Provinces ,
Ont un si rapide cours.

Cette fameuse Déesse
Est toute ronde de graisse ;
Elle marche lourdement ,

Rit & pleure à tout moment ,
 Sans qu'aucun sujet la presse.
 Elle vivoit dans la Grèce
 Dans le temps que ses bourgeois
 Fesoient partout des exploits,
 Mais c'étoit en BÉOTIE *
 Qu'elle avoit passé sa vie :
 Depuis, dans beaucoup d'endroits,
 S'étant fait une patrie ,
 De Paris elle fit choix.
 Sur un char fait de peau d'âne ,
 Soutenu par vingt oisons ,
 Dans l'air que nous respirons ,
 Elle se glisse , elle plane.
 Elle marche sans falot ,
 Et son sceptre est un pavot.

A ses pieds sont les ouvrages ,
 Et les hardis bavardages
 Des factieux écrivains
 Qu'un sot orgueil rend si vains.
 La Déesse les protège ,
 Et son char est tout rempli
 Des œuvres de CÉRUTTI. (2)
 Elle se plaît au MANÈGE ;
 Le comte de MIRABEAU
 Est pour elle un vrai flambeau.
 Mille cuistres de collègue ,

* Les Béotiens étoient les Champenois de la Grèce.

Modernes aliborons ,
 Les TARGET , les PETIONS , (3)
 Les DUPORT & les DUPONS ,
 Et tous leur nombreux cortège ,
 Sont autant de CICÉRONS ;
 Dont l'éloquente Déesse ,
 Avec toute son adresse ,
 A dicté les motions.

Mais il faut bien que je dise
 Quelle est cette Déesse
 Qui m'a long-temps arrêté :
 Elle est sœur de la SOTTISE ,
 Et son nom est la BÊTISE.

Cette Reine des badauts ,
 Ayant appris les travaux
 Du district de l'OBSERVANCE ; *
 Se glisse dans le silence ,
 Et pénètre sans flambeau
 Chez le fameux MIRABEAU. (4)
 Elle aperçut ce grand homme
 Qui dormoit d'un profond somme.
 Ses mains tenoient un portrait ,
 Où la femme d'un libraire , (5)
 Dégoutante ménagère ,
 Étoit peinte trait pour trait.

* C'est-à-dire , des Cordeliers. La rue de l'Observance
 touche à l'église.

Sous sa tête appésantie ,
 Et sous l'oreiller blotie ,
 On voyoit la LACHETÉ ,
 Sa chère Divinité.
 Le moindre bruit l'épouvante ;
 Et l'on n'a qu'à la fixer
 Si l'on veut l'emba rasser.
 Elle est adroite & prudente ;
 Elle craint de s'engager
 Dans le plus petit danger.
 Sa démarche est chancelante.
 Sa triste & timide voix
 Est assez insinuante.
 Grenouille & lièvre à la fois ,
 Sa figure est déplaisante.
 Comme une chauve-souris ,
 Sous les bras elle a deux ailes ;
 C'est pour fuir ses ennemis
 Et les chercheurs de querelles.
 Elle a connu MIRABEAU
 Lorsqu'il étoit au berceau.
 C'est sa compagne fidelle ,
 Il est son plus ferme appui ;
 Et puisqu'il est digne d'elle ,
 Elle est bien digne de lui.

Mais sur sa large poitrine ,
 En guise de cochemar ,
 Dormoit un monstre hagard ,
 Dont l'affreuse & basse mine ,
 Épouvante le regard,

Sans cesse il aiguise un dard ,
 Et dans sa barbare joie
 Il cherche par-tout sa proie.
 Son ongle est dur & tranchant ,
 Ses yeux sont rouges de sang ;
 Une faim toujours ardente
 Le consume & le tourmente.
 Ce monstre si redouté ,
 Se nomme la CRUAUTÉ.

Le Châtelet , noir repaire ,
 Est son asyle ordinaire ,
 Et d'un glaive menaçant ,
 Elle y frappe l'innocent . *

Lors lui parlant à l'oreille ,
 La BÉTISE la réveille.
 » Cousine ! tu peux dormir !
 » Bientôt l'heure va venir ,
 » Où mon mignon LA FAYETTE ,
 » Réveillé par la trompette ,
 » Doit monter sur son cheval ,
 » Pour faire un coup capital.
 » Le grand MARAT on veut prendre ,
 » Pour le fourrer en prison ;
 » Son District veut le défendre
 » Et prépare son canon.

* Allusion au Marquis de Favras.

- » Les guerriers de L'OBSERVANCE
- » Ont fait plus d'une alliance ;
- » Le District SAINT - SEVERIN
- » Doit prêter un coup de main ;
- » Ils ont une autre assistance ,
- » Et le fauxbourg SAINT-MARCEAU
- » Va déployer son Drapeau.
- » Dans cette terrible affaire
- » Cousine ! que faut-il faire ?

La CRUAUTÉ fouriant

Lui dit : « Nous aurons du sang ».

Son œil de joie étincelle ,

Et son horrible prunelle

S'allumant comme un flambeau ,

Couvre de feu MIRABEAU.

Sans le tirer de son somme ,

En songe elle l'avertit ,

Du combat dont il s'agit ;

Voici ce que répondit ,

Ce véritable grand homme.

» Les Districts sont mes amis

» Et c'est par eux que je règne ;

» Il faut surtout que je craigne

» D'en faire mes ennemis.

» Une vengeance aussi bête

» Pour ce pauvre La Fayette

» A de merveilleux appas ;

» Je ne suivrai point ses pas ,

» J'aime pourtant les combats ,
» Mais c'est quand je n'y suis pas ».

La LACHETÉ réjouie

D'un discours aussi prudent ,

Se lève sur son séant ;

Admire ce grand génie ,

Et dit à la CRUAUTÉ

Qui n'est pas son ennemie :

» Allez d'un autre côté :

» BARNAVE est rempli de zèle ;

» Les LAMETH n'en manquent pas ;

» D'AIGUILLON (6) la péronelle ,

» Et tant d'autres bons Soldats ,

» Pourront vous suivre aux combats ».

A ces mots dits sans réplique ,

La CRUAUTÉ sort sans bruit ,

Et la BÉTISE la suit.

BARNAVE au visage étique

Par le couple détesté

Fut le premier visité.

BARNAVE, cœur sanguinaire ,

Se fit d'abord l'écolier

Du Philosophe MOUNIER :

C'étoit son Dieu tutélaire ,

Humble, il s'en fit protéger ,

Puis il voulut l'égorger.

C'est le serpent de la fable

Qui tanga son noir venin,
 Contre l'homme charitable
 Qui l'échauffa dans son sein.

Dans son odieux repaire
 BARNAVE tout agité,
 Sommeilloit épouvanté :
 Du crime, c'est le salaire.
 Quand l'affreuse CRUAUTÉ,
 A voix basse l'endoctrine,
 Lui souffle dans la poitrine,
 Qu'il faut livrer un combat
 Dans l'affaire de MARAT.

» Renforcé par la canaille,
 » Montre toi dans la bataille,
 » Dit-elle, dois sans effroi ;
 » Cette pique que tu vois,
 » J'en égorgeai dans Versailles ;
 » Les braves GARDES DU ROIS
 » Je ne la donne qu'à toi.

La Déesse furibonde ,
 Ayant dit , poursuit sa ronde.
 Elle va chez D'ARQUILLON
 Et lui porte un cotillon.
 Chez les braves Camarades
 Elle court du même pié :
 Vainqueur des ANNONCIADÉS
 Tu ne fus pas oublié ! (17)

Elle vole dans l'Eglise
 Où ce généreux guerrier,
 Le père DIEU Cordelier,
 Le moteur de l'entreprise;
 Et le Héros du quartier,
 Ronfloit comme un Maltotier.
 La Déesse l'électrise,
 Et DIEU fera le premier
 A bien faire son métier.

Lorsque sa course fut faite
 Elle alla chez LA FAYETTE;
 Elle y trouva GOUVION,
 DUMAS, son cher Compagnon,
 Et la horde militaire
 Qui marche sous leur bannière.
 A l'entour d'un gros jambon
 Ils buvoient du bourguignon.
 La BÉTISE étoit à table,
 La CRUAUTÉ s'y plaça;
 C'est dans cette orgie aimable,
 Que cette nuit se passa.

Mais cependant des étoiles,
 Le jour effaçoit l'éclair;
 La nuit replioit ses voiles;
 Il faut songer au combat.

NOTES DU CHANT DEUXIÈME.

(1) L'Abbé FAUCHER, du comité des recherches , inquisition nationale. C'est lui qui crioit en place de Grève : « ce sont les aristocrates qui ont pendu Jésus-Christ ; » mot sublime qui a fait pendre plusieurs aristocrates. — Voilà l'humanité de cet abbé , qui a toujours la fièvre - chaude , & dont le patriotisme n'est que démence & fureur. —

(2) CÉRUTTI , ex-Jésuite Ital'en , écrivain irascible & pointilleux. Il n'entend rien à la politique , mais il a une politique ; c'est de se mettre toujours du côté le plus fort , d'abandonner ses amis , quand ils sont opprimés , & de semer , pour de l'argent , le blâme & la louange. M. NECKER se plaint beaucoup de lui.

(3) Tous DÉMAGOGUES ; ou plutôt DÉMOCRATES , car ils se laissent mener par l'abbé SIEYES & MIRABEAU ,

Qui les poussent au vice où leur cœur est enclin ,
Et leur osent du crime applanir le chemin.

(4) MIRABEAU , la honte de l'humanité & le fléau de la France. Son frère , loyal chevalier , est son inverse ; on ne peut pas le louer plus dignement , en ajoutant qu'il a plus d'esprit que MIRABEAU , qui a peut-être plus de talens.

(5) Madame LE JAY , maîtresse du précédent.

(6) LE DUC D'AIGUILLON', comme tout le monde le fait , se confondit avec les poissardes en habit de femme , dans la nuit du 5 au 6 octobre : Il vouloit se venger de la réforme qu'on avoit faite de ses chevaux-légers ; voilà son patriotisme.

(7) CHARLES LAMETH , élevé aux dépens de la Reine, qu'il a tiré de la misère, & l'a fait colonel. Ils'applique tous les jours , avec complaisance , à cevers de CORNEILLE , qui dit que dans les révoltes publiques,

« Les cœurs les plus ingrats sont les plus généreux ».

C'est lui qui a fait l'heureuse expédition du couvent des Annonciades ,

» D'où il revint sans perdre un seul homme ».

Son frère ALEXANDRE a bien autant de mérite que lui.

CHANT DERNIER.

QUAND l'astre qui nous éclaire,
Du côté de SAINT-MANDÉ,
Eut tout PARIS inondé,
De sa rapide lumière :
Cinq à six gros bataillons
Suivis de deux escadrons,
S'avancèrent en silence
Du côté de L'OBSERVANCE.

BAILLY sachant le moment
Où se feroit l'armement,
Tête à tête avec sa femme,
Qui croit être grande dame,
Etoit à prendre du thé
Avec beaucoup de gaité.
« MARAT sera pris dit-elle,
» Que mon cœur est enchanté !
» Il vouloit par vanité
» Flétrir ta gloire immortelle ;
» Mais le sort en est jeté.

» Oh ! mon épouse fidelle !
Lui dit d'un air caressant
Monsieur le Maire à l'instant ;
» Que ton discours est charmant
» Je veux te faire un enfant.

» Je te trouve toute belle
» Et mon feu se renouvelle.

» Modère ton amitié
Lui dit sa chaste moitié ;
» Je ne fais point la coquette ,
» Mais attend que la FAYETTE
» Ait enfermé le vaurien ;
BAILLY dit « je le veux bien ».

NECKRE en qui la vertu brille ,
Entre sa femme & sa fille ,
Goûtoit dans le même instant
Le plus doux contentement.
» Nous ferons pourrir le drôle
» Au fond de quelque géole.
» Il attaque mes écrits ,
» Il me couvre de mépris ;
» Moi ! dont le sublime rôle
» Jette partout tant d'éclat :
» Moi ! Ministre potentat ,
» Etre vexé par MARAT.

STAEL (1) la fière Ambassadrice ,
Sentit un noble courroux ,
Qui fit rougir sa jaunisse.
» Mon père , consolez-vous ;
» Je veux faire une satire
» Contre tous les insolens
» Que censurent vos talens

» Et de vous oſent médire.

» Mon cher NARBONNE LARA (2)

» Dans ce travail m'aidera.

GUIBERT (2) auroit pu le faire ,

Sa plume eſt aſſez légère ,

Mais il ne ſait plus me plaire ;

Et dans mes hardis Pamphlets

J'écrâſerai CHAMPCENETZ , (4)

Ce cauſtique perſonnage.

Dont je hais le perſiflage.

Sa mère , à ſes ſiers accens ,

Dit à tous deux , « Mes enfans ,

» Car vous l'êtes ſans partage ;

» Et quand je vous enſiſage ;

» Mon cœur fait comme mes yeux ,

» Je vous confonds tous les deux.

» Songez bien à notre gloire ;

» Servez-vous de l'écritoire ;

» Car c'eſt par cette arme là ,

» Que ce grand Miniſtre eſt là.

» La horde patriotique

» Des MERCIERS & des GUDINS , (5)

» Nous venge tous les matins ,

» De la horde famélique

» Qui rampe ſous DÉMOULINS : *

» Leur penſion n'eſt pas forte ;

» Mais pour vaincre les MARATS ,

» Nous avons la fière eſcorte

* Antagoniſte de M. Necker.

- » Des SUARDS & des GARATS. (6)
- » Eh s'il faut plus de ducats
- » A cette avare cohorte ;
- » Donnons-en , que nous importe ,
- » Puisque nous n'en manquons pas.
- » Mais raisonnons d'autre chose
- » Sans aucune lettre close :
- » On a déjà pris, MARAT ;
- » Restaurons-nous d'une dose
- » De ce mouffeux chocolat ».

Toutefois dans l'entrefaite ,
Le District des Cordeliers ,
Avoit armé ses guerriers.
Par mainte & mainte charette ,
Par les fiacres qu'on arrête ,
Les passages sont fermés ,
Et les fusils sont armés.
Mais de crainte qu'on ne perce ,
Le passage du Commerce ,
On y place deux canons
En deux ou trois pelotons.
A la porte , non-cochère ,
De MARAT , gîte ordinaire ;
On met trente grenadiers ,
Et cinquante fusiliers.
Appuyé de la rivière ,
Le District SAINT SEVERIN
Avoit garni son terrain.

Lorsqu'arrivant par derrière,
 Le District SAINT MARCEL,
 Vint déployer sa bannière
 Dans la place SAINT MICEL,
 NAUDET le grand Capitaine,
 De peur qu'on ne fit le tour
 Protégeoit le Luxembourg.
 D'ANTON cet autre TURENNE,
 Suivi de quelques guerriers,
 Visitoit tous les quartiers ;
 En se mettant hors d'haleine ;
 Encourageoit le Soldat
 A bien défendre MARAT.
 Tant de gloire & tant d'éclat
 Ne s'acquièrent point sans peine.
 Le père DIEU, Cordelier,
 Ne vouloit point de quartier.

Mais caché dans son grenier
 Monsieur FABRE D'ÉGLANTINE,
 Voyant la guerre intestine
 Trembloit de tout son corps ;
 Plus que s'il voyoit les mines
 Des Huissiers & des recors
 Qui lui vont chanter matines.

Le singe de WASHINGTON,
 Entouré d'un bataillon
 Et de ces chefs subalternes,
 S'en alloit caracolant.

Et tonchoit presque en passant
 Les cordes & les lanternes,
 Où par un peuple félon
 Il laissa pendre FOULON.
 Il voit qu'à chaque avenue
 On a placé du canon;
 Et que chaque bout de rue
 Garni comme un bastion,
 Récele un gros bataillon:
 Cela trouble son génie,
 Et son âme est moins hardie
 BARNAVE est tout étonné;
 Il étoit déterminé
 A faire comme à Versailles;
 Mais risquer une bataille!
 D'AIGUILLON tout effoufflé
 D'être en poissarde affublé
 S'enfuit au pas redoublé,
 Escorté par la canaille.

Braves comme RODOMONT,
 Soudain sans crier alerte,
 Henri SALM & Jacque AUMONT (7)
 S'en vont à la découverte;
 Partout de gros pelotons:
 Alors Henri dit à Jacque;
 » Mon cher ami, décampons;
 » Ne commençons pas l'attaque;
 » Vois-tu pas ces gros canons!

» C'est bien dit , fefons retraite ,
» Replique Jacque à l'inftant ;
» Soldats ! demi tour à draite.
Le Soldat obéiffant
Dans un danger fi preffant ,
Revient trouver LA FAYETTE ;
Dont la mine ftupéfaite ,
Confterna le fier AUMONT ,
Et fon brave compagnon.

Hardi comme NICODÈME *
VILLETTE (8) fe trouvant là
Propofe au mal un remède.
» Ce n'eft rien que tout cela ;
» La rufe eft bonne à la guerre ,
» Comme un amour , dieu merci !
» Il faut tourner l'ennemi ,
» Et l'attaquer par derriere.
Dans plus d'un événement
FRÉDÉRIC en fit autant. **

Mais les Troupes en préfençe
S'obfervent & font filence :
Lorsque dans cette occurence ,
La maitrefle de MARAT ,
Vigoureuſe chambrière

* Roi de Bithinie.

** Le feu Roi de Pruffe.

D'un couvent jadis Tourière, (9)
 Dont l'œil n'est pas sans éclat,
 Adresse cette prière,
 Au trop malheureux Amant,
 Qui cause tout son tourment.
 » Veux-tu que l'on t'assassine ?
 » Ou bien, dans une prison,
 » Sans JAVOTTE, & sans cuifine,
 » Sur un mauvais pallaisfon,
 » Veux-tu que l'on te confine ?
 » Prends ma coiffe, mon jupon,
 » Et mon fichu de coton ;
 » J'enfourcherai ta culotte,
 » Et suivi de ta JAVOTTE
 » Qu'on prendra pour un garçon ;
 » Nous irons loin de la ville
 » Prendre un autre domicile.
 » Veux-tu voir brûler Paris ?
 » Pour quelques mauvais écrits ».

MARAT n'en vouloit rien faire ;
 Mais l'adroite Chambrière
 En pleurant, en sanglottant,
 Sût attendrir son amant.

» Je ne vauz pas tant de sang,
 Dit MARAT, d'un air sensible ;
 » Laifsons la ville paisible ;
 » Changeons d'habit à l'instant ;
 » A l'amour tout est possible ».

Ce noble déguisement
 S'opéra dans un moment.
 De leur grenier ils descendent ,
 Et sans le moindre embarras ,
 Ils traversent les Soldats
 Et dans la rue ils se rendent.
 En se tenant sous le bras ,
 Le couple alongeoit le pas ;
 Quand dans le coin d'une rue
 Ils trouvent le frère GRUE , (16)
 Coupechou , mais esprit fort
 Qui les reconnoit d'abord..
 Il ne cria point merveille ,
 Et dans le creux de l'oreille ,
 Il leur dit : « Vous faites bien ;
 » Décampez , ne craignez rien.
 » Quand vous ferez hors d'affaire
 » Je sais bien ce qu'il faut faire » .
 MARAT lui dit à l'instant ,
 » C'est pour épargner le sang
 » D'un District que je révere ,
 » Que je suis en jupon blanc.
 » Adieu , mon révérend frère » .

Le coupechou Cordelier ,
 Craignant que quelque mitraille
 Ne commençât la bataille ;
 Cria partout le quartier
 D'une forte basse taille : !
 » MARAT a pris son parti ,

» Depuis longtems il a fui » :
On ne vouloit pas le croire ;
D'ANTON , jaloux de sa gloire ;
Envoie un détachement ,
Pour faire exacte visite ,
Dans tout son appartement ;
Et s'assurer de la fuite.
Il fût tout dans un moment.

Lors la paix fut résolue.
On dépêcha frère GRUE ,
Devers le grand Général ,
Qui d'un air fort amical ,
Accueillit son Ambassade
Et lui fit un embrassade.

Aussitôt des deux côtés
On fit sonner la retraite ;
Et les Bourgeois enchantés ,
Crioient tous , LA PAIX EST FAITE.

Mais la noire CRUAUTÉ ,
Indignée & furieuse ,
De voir un pareil traité ,
Fuit d'un pas précipité ;
Et dans sa colère affreuse
Elle court au Châtelet
Méditer quelque forfait.
La BETISE plus tranquille
Revint à l'Hôtel-de-Ville.

Ainsi finit sans combat,
Mais non sans un sot éclat
L'avanture de MARAT.

NOTES DU CHANT TROISIEME.

(1) La baronne DE STAEL n'est point indigne de son père & de sa mère ; elle a autant d'esprit que de beauté ; tous le monde fait cela.

(2) Le Comte LOUIS DE NARBONNE avoit quitté Mademoiselle CONTAT pour Madame de STAEL , mais il a fait comme ANTOINE qui revenoit toujours à CLÉOPATRE , & l'Actrice l'a emporté sur l'Ambassadrice.

(3) Le Comte DE GUIBERT avoit été quitté par Madame de STAEL ; une telle perte l'a consolé de toutes ses disgraces.

(4) Le Marquis de CHAMPCENETZ , est la bête noire de l'Ambassadrice , à cause de cette fameuse épigramme qu'on lui a faussement attribuée, & qu'il a la candeur de défavouer :

ARMANDE a pour esprit tout ce qu'elle a pu lire,
ARMANDE a pour vertu le mépris des appas ;
Elle craint le railleur que sans cesse elle inspire ,
 évite l'amant qui ne la cherche pas.
Puisqu'elle n'a point l'art de cacher son visage,
Et qu'elle a la fureur de montrer son esprit ;
Il faut la désier de cesser d'être sage,
 Et d'entendre ce qu'elle dit.

(5) Écrivains soudoyés.

(6) Comme les précédens.

(7) Le Prince de SALM & le Duc d'AUMONT signent leur nom démocratiquement , comme nous les avons écrits dans le poème , ce qui n'est pas mal ridicule. Les pauvres diables se vengent du mépris qu'ils ont toujours inspiré aux honnêtes gens , & se sont mêlés sans effort avec la canaille.

(8) Tout Paris connoît VILLETTE, citoyen *rétroactif*. VOLTAIRE est mort inconsolable, de l'avoir loué.

(9) Effectivement la maîtresse de MARAT a été novice dans un couvent , d'où elle fut enlevée par notre héros.

(10) Frère GRUE , le *Lourd* de l'avanture , est un fort bon diable , qui ne manque pas de bons sens , & à qui le district des Cordeliers doit une statue ; mais la multitude est une ingrate.

F I N.

